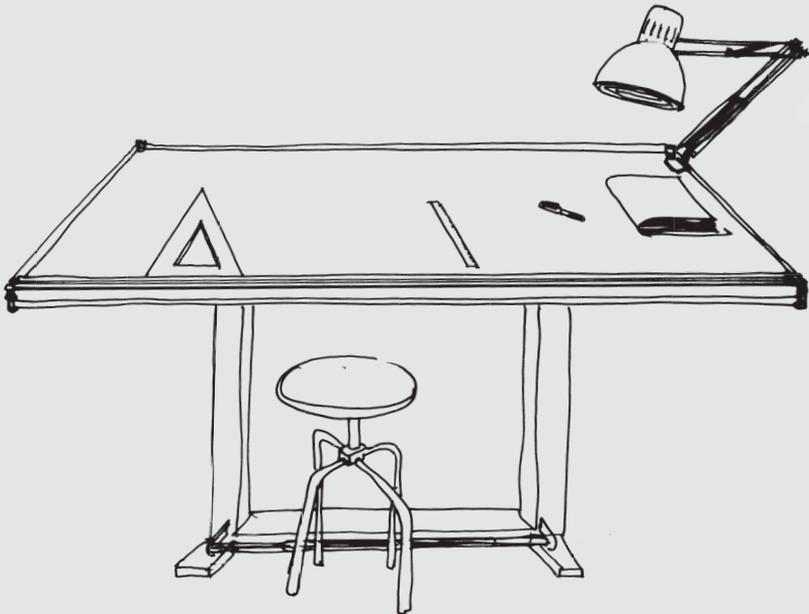


Michel Possompès

# Mes clients et moi

Un architecte raconte



EYROLLES

# Mes clients et moi

## Un architecte raconte

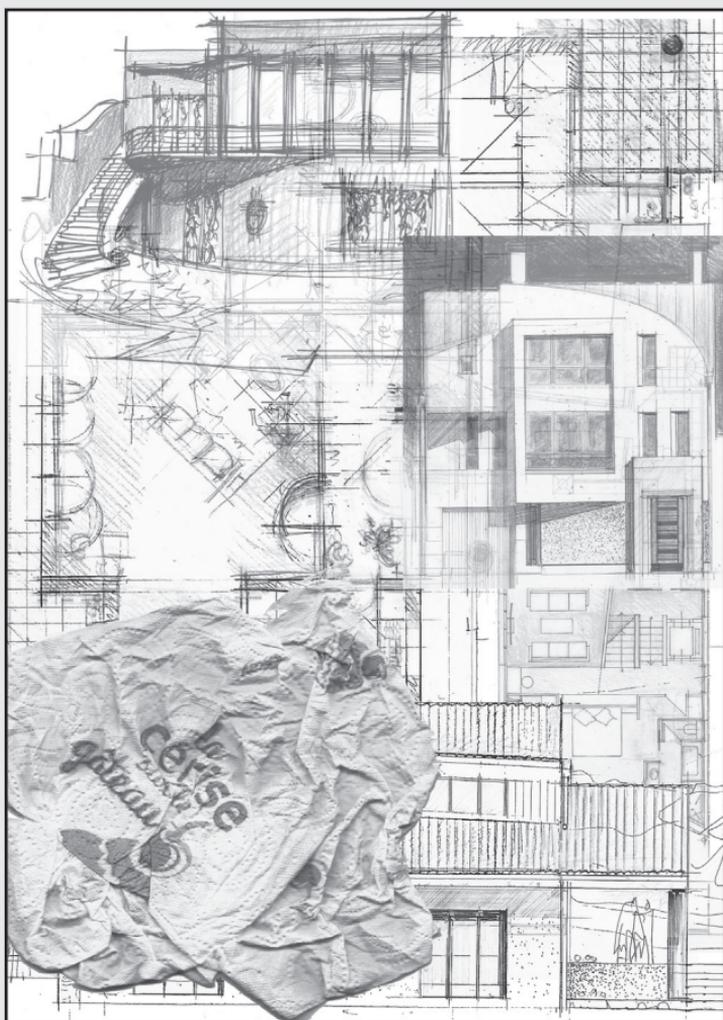
« Michel Possompès nous montre que l'architecture peut être comprise de tous. Chaque chapitre nous place à un poste privilégié qui permet d'observer comment elle se fait. Et où se fait-elle ? Partout, semble-t-il. Sur les chantiers, dans les ateliers, mais aussi en voyage ou sur la nappe d'un restaurant, au hasard d'une rencontre.

Le propos s'adresse à un très large public : ceux qui, de près ou de loin, sont conduits à participer à l'acte de bâtir et à l'aménagement, ceux qui enseignent et ceux qui étudient, et ceux que l'on nomme les *habitants*. »

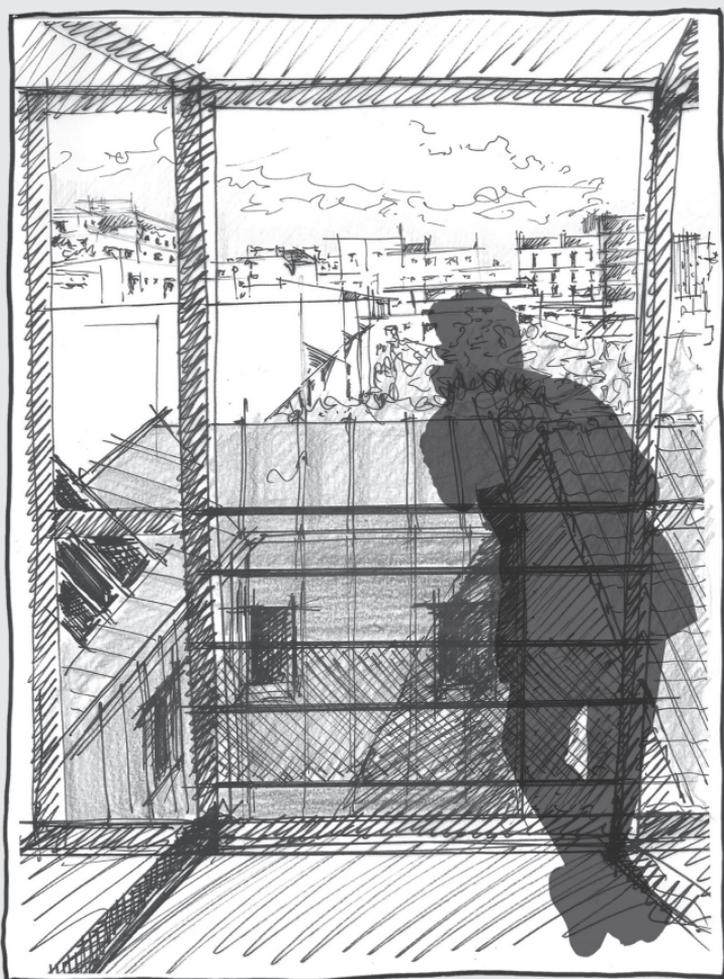
Patrick Céleste (*extrait de la préface*)

« Dans ce livre indispensable pour faire connaître auprès des jeunes architectes et du grand public la diversité et la complexité de l'exercice du métier d'architecte, Michel Possompès décrit parfaitement la difficulté de concevoir une architecture pour un commanditaire et de conduire sa réalisation avec des constructeurs. Il est pour moi l'illustration de la devise du président Abraham Lincoln résumant le fonctionnement de la démocratie : ... *du peuple, par le peuple, pour le peuple* »

Patrick Bouchain



Quel est le quotidien d'un architecte qui, n'appartenant pas à la poignée de stars internationales occupées à des projets pharaoniques, ne fait pas l'affiche des musées ni la une des magazines ? Michel Possompès nous le dévoile ici d'un ton plaisant, teinté d'humour. Qu'ils nous fassent rire ou simplement qu'ils nous étonnent, tous ces récits sont authentiques et, à ce titre, exemplaires de la réalité des relations entre l'architecte et son client.



Architecte DPLG, Michel Possompès enseigne notamment à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais où il coordonne également la formation à l'Habilitation à la maîtrise d'œuvre en son nom propre (HMONP). Au sein de sa propre agence (à Paris, dans le quartier Montparnasse), il exerce sa spécialité: logement neuf et réhabilitation, habitat social et luxe, conjuguant ces deux approches dans son enseignement.





**Mes clients et moi**  
**Un architecte raconte**

Du même auteur chez le même éditeur :

*La fabrication du projet. Méthode destinée aux étudiants des écoles d'architecture*, 2<sup>e</sup> édition, 384 p., 2016

Contribution à l'ouvrage collectif dirigé par Isabelle Chesneau : *Profession Architecte. Identité, responsabilité, contrats, règles, agence, économie, chantier*, 576 p., 2018

Michel Possompès

**Mes clients et moi**  
**Un architecte raconte**

EYROLLES



ÉDITIONS EYROLLES  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 5  
[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)

Les dessins et les quelques photographies dont l'ouvrage est illustré sont de l'auteur tandis que les documents sont issus des études et projets de son agence d'architecture.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans l'autorisation de l'Éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2018  
ISBN : 978-2-212-67672-3

# Préface

Un personnage, Michel, nous accompagne d'un chapitre à l'autre. Michel, c'est tout à la fois Zadig, le Turc en terre de France, Jacques le Fataliste, un guide, un clown rouge et blanc, un peu moraliste, un peu sentencieux, toujours drôle, observateur engagé et distant, c'est l'homme en colère, la malice au coin des yeux, qui s'insurge contre toutes les bêtises du monde, les intérêts mesquins.

Riant beaucoup de lui-même, il se met en scène, tel un personnage de théâtre, théâtre qu'il aime tant, pour mieux nous révéler ce que la ville recèle, ce que les situations, les personnes peuvent cacher de trésors ou masquer de parts d'ombre. Il ouvre des fenêtres, regarde sous les toits comme dans *Le Diable boiteux* d'Alain-René Lesage qui, au tout début du xvii<sup>e</sup> siècle, reprend une efficace formule littéraire permettant de conter une histoire cohérente sans nécessité d'établir un lien d'un chapitre à l'autre. C'est un passeur, diraient certains, c'est aussi le fou du roi qui montre les travers des situations et des personnages, petits et grands, puissants ou humbles, qui font l'actualité et les couvertures des magazines, ou qui contribuent à l'ordinaire du travail, qui aident à « faire avancer les choses » ou qui, au contraire, s'évertuent à sauver une part de leur pouvoir et de l'image de soi, mettent des bâtons dans les roues à ce qui pourrait, à leurs yeux, menacer leur position.

Ce Michel nous invite à parcourir les étapes de ses grandes espérances et les déceptions qu'il a connues. Il nous montre que l'architecture peut être comprise de tous. Ainsi, chaque chapitre nous place à un poste privilégié qui permet d'observer comment elle se fait. Et où se fait-elle ? Partout, semble-t-il. Sur les chantiers, dans les ateliers, mais aussi en voyage ou sur la table d'un restaurant, au hasard d'une rencontre. On verra qu'il s'agit de séduire, mais qu'au jeu de la séduction, comme dans une pièce de Molière, le séducteur peut se retrouver Gros-Jean comme devant après avoir tant su plaire et convaincre. Michel est architecte, et l'architecture se doit de plaire en raison d'une très ancienne posture qu'illustre l'« Allégorie du bon architecte » parue en 1567 dans l'*Architecture* de Philibert De l'Orme. Le bon architecte possède au moins quatre mains fertiles, voit dans toutes les directions. Il contribue à la paix, à la richesse et au bonheur des peuples alors que l'« Allégorie du mauvais architecte » le représente les mains coupées, aveugle. Autour de lui, ce ne sont que guerres, famines et désolations.

Peut-être faut-il, avant d'entrer dans la lecture de ce livre, rappeler que chaque architecte porte en soi l'allégorie du bon architecte, quels que soient son talent, l'ampleur de ses commandes. Ainsi, j'engage le lecteur à se défaire de ses préjugés, à rejeter la définition amusante de Flaubert dans *Le Dictionnaire des idées reçues* : « Architectes : Tous imbéciles. Oublient toujours l'escalier... » D'ailleurs, ils oublient forcément quelque chose, puisqu'ils conçoivent à une époque donnée, selon un programme donné, puisque l'évolution des modes de vie, des valeurs et des priorités rend un jour ou l'autre tout bâtiment inadapté. Le lecteur s'obligera à penser que l'architecte n'est pas une sorte de vedette au service des pouvoirs, *roi de la com'*, assoiffé de reconnaissance et avide d'engranger les commandes, mais il gardera en mémoire qu'un architecte, faisant le bilan de sa carrière, n'aura guère réalisé que quelques opérations, mais

aura passé beaucoup de temps à des études partielles, non abouties. Elles sont parties intégrantes de son travail. Ce livre rend aussi hommage aux études qui ratent, aux projets qui dévient de leur trajectoire.

Ce créateur de Michel avait écrit, il y a peu, un ouvrage pédagogique, *La Fabrication du projet*, à l'adresse des étudiants d'architecture, afin de leur enseigner dans quel état d'esprit et avec quel appétit il convient de procéder à l'élaboration d'un projet, et à quel point les diverses contraintes auxquelles ils sont soumis sont, en fait, l'occasion de les surmonter et ainsi, autant qu'il leur est possible, de faire œuvre.

Ici, le propos de ces vingt-huit chapitres s'adresse à un très large public : ceux qui, de près ou de loin, sont conduits à participer à l'acte de bâtir, à l'aménagement, professionnels de la profession, ceux qui enseignent, ceux qui étudient, ceux — du moins espérons-le, depuis que l'aménagement se réclame de la démocratie — que l'on nomme les « habitants ». Il fallait donc inventer un genre nouveau venant compléter la liste des ouvrages écrits de l'architecture. Car l'architecture non seulement est faite d'édifices de tous les calibres et de toutes les qualités, mais aussi d'ouvrages écrits. Des traités, des recueils, des revues, des thèses, des manuels, des dictionnaires, des livres thématiques, des manifestes et des textes polémiques, des livres d'histoire générale, nationale ou locale de l'architecture, ou de très savantes contributions à la sauvegarde d'un édifice ou à la mise en valeur d'architectures régionales, et plus récemment d'ouvrages construisant un arsenal critique, comme il fut fait pour Le Corbusier dont l'œuvre a été réévaluée à l'aune de sa fascination pour les régimes autoritaires et de la cour qu'il fit au régime vichyssois. Les nouvelles facilités qu'offrent les logiciels

de mise en pages permettent à des architectes de jouer de la valeur attachée à la chose publiée sur leurs propres deniers. Ainsi mettent-ils en valeur leur travail qui, par ce biais, cherche à accéder au rang d'œuvre, et leur personne à celui d'auteur. C'est également un moyen de garder trace, car les édifices ne cessent de se transformer et disparaissent. Voyez l'œuvre de Claude-Nicolas Ledoux, qui a presque en totalité disparu sous les pioches, que serait-elle sans son grand ouvrage *L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, dont le titre, très respectueux des canons des essais philosophiques du Siècle des lumières, laisse penser qu'il s'agit d'une réflexion théorique, alors qu'il s'agit de laisser libre cours à une soif de création dont il fut écarté à la Révolution pour avoir servi l'Ancien Régime, et être né trop tôt? Sans compter qu'on n'a longtemps eu à sa disposition que le livre pour rendre compte des œuvres majeures de l'Antiquité. Les lieux ne se transportent pas, il faut aller les voir, les éprouver, les vivre.

L'architecture est aussi faite de romans, de fictions. Viollet-le-Duc s'est plu à vouloir expliquer les liens étroits qui unissent un site, des personnages, des corps de métier, des modes de vie, une économie et des valeurs, une conception du monde. Dans *L'Histoire d'une maison* (1873), un jeune homme, encore adolescent, se voit confier la réalisation de la maison de sa sœur devant bientôt se marier, maison qui doit être construite au sein de la vaste propriété de leurs parents, perpétuant l'attachement à l'économie liée à la terre selon les préceptes des physiocrates. Tout ici y est rassemblé: le commanditaire – le site d'où seront extraits tous les matériaux de la construction –, les ouvriers et artisans et, bien sûr, l'apprenti architecte qui, au fur et à mesure que le projet prend forme et réalité, découvre les difficultés, les peines et la joie de bâtir et d'être utile. Michel, lui, est expérimenté, quoique, nous relatant ses premiers pas, ses trébuchements, il ne cesse de découvrir à l'occasion de chaque projet,

de chaque rencontre. Il repousse les limites de son expérience et se remet en question. Les domaines qu'il a parcourus sont évidemment beaucoup plus variés, beaucoup plus « sauvages » que ceux jalonnés par cet adolescent. C'est à la découverte de ces terres mille fois explorées et mille fois à redécouvrir que ces vingt-huit chapitres nous invitent.

Mais nous parlions d'un genre nouveau: ce livre inaugure, du moins à ma connaissance, un mode de compréhension de l'architecture sans qu'il nous soit donné à voir la moindre image. Chaque situation offre une triple occasion d'apprendre et de s'amuser, non point pour le seul plaisir d'en rire, mais bien parce qu'il ne faut désespérer de rien et qu'il convient d'adopter une distance critique et de préférer à toute autre posture l'ironie bienveillante:

la connaissance d'un programme ou d'un thème (par exemple, un complexe hôtelier, un immeuble social d'appartements locatifs ou une maison pour personne âgées);

la connaissance des « acteurs » de la saynète qui se déroule sous nos yeux de lecteur (les commanditaires, c'est-à-dire le client, appelé aussi « maître de l'ouvrage », les instances de contrôle, les artisans et ouvriers des divers corps de métier, les associés et les collaborateurs de l'architecte, ce Michel dont vous vous rappellerez forcément, lui qui, tour à tour, endosse l'apparence du conteur, les parures du héros et les guenilles de Paillasse, pour mieux dire les nouveaux contes moraux de l'architecture);

une action, laquelle selon les situations est couronnée de succès, connaît mille embûches ou échoue lamentablement.

Personne jusqu'à Michel ne s'était essayé à ce genre. Les architectes, quand ils se mettent en scène, valorisent leur œuvre

ou cherchent à se défendre. Chacun se souvient du beau livre de Fernand Pouillon, *Mémoires d'un architecte* (1968). Lui aussi s'invente un double, un évadé recherché par toutes les polices du monde, livré en pâture à l'opinion publique, se retrouve en prison. C'est un fervent plaidoyer en faveur des risques qu'il a su prendre, mettant en péril son énergie, sa réputation et sa fortune, tant au bénéfice de l'architecture que des habitants. Mais le manque de courage des financiers et des politiques a conduit à l'échec, à la condamnation et à l'emprisonnement de Fernand Pouillon. Il révèle l'envers du décor. Dans *Mes clients et moi : un architecte raconte*, vous découvrirez à votre tour que construire présente bien des risques et qu'aucun architecte ne peut dire qu'il est à l'abri de la faillite personnelle, de la vindicte publique et de diverses condamnations. Ce livre devrait réjouir la MAF (la Mutuelle des architectes français) qui, dès lors que l'architecte ayant souscrit à ses obligations d'assurance étend sa protection à l'aide juridique, lui apporte une assistance efficace, indispensable. D'autres, et non des moindres, ont tenu un journal, dont le plus connu est celui de Pierre-François-Léonard Fontaine (écrit de 1799 à 1853 et qui ne fut publié qu'en 1987). Frank Lloyd Wright a écrit l'aventure de sa vie : *Autobiographie* (1943), que les historiens s'accordent à trouver très romancée. Que je sache, le présent livre inaugure un genre nouveau qui, tout en valorisant les ambitions légitimes de l'auteur en tant qu'architecte, montre à quel point il s'agit d'une aventure humaine avec ses hauts et ses bas, une vie au service d'une conception de la beauté éloignée de toute doctrine. S'écartant de toute position dogmatique, la conception de la beauté et de l'utilité qu'il nous livre, mêle mille fils d'or ou de coton, croise la connaissance des lieux, l'attention au bâti, aux décors, aux personnes, aux situations et aux aléas qui ne cessent de contrarier le cours espéré de grands ou de petits projets, toujours ambitieux. Vous marcherez dans la médina de Fès et en sortirez persuadés que

chaque édifice est une personne qui s'attache à d'autres personnes pour nouer un ensemble vivant, sensuel et exaltant.

Plusieurs chapitres invitent à reconsidérer la fragile frontière entre le beau et le laid, le valorisé et le rejeté. Michel accorde à toutes les constructions, même les plus déconsidérées, un potentiel de beauté, une capacité de devenir. Position militante et responsable qui ne relève pas de la nostalgie mais, bien au contraire, se place à l'avant-garde et pour laquelle l'expression « développement durable » prend un sens concret, charnel, loin de tous les slogans.

Patrick Céleste\*

\* Architecte D.p.l.g, membre de l'Académie d'architecture.

L'auteur certifie que les récits qui suivent se sont réellement déroulés, qu'absolument aucune fiction n'a été ajoutée et que, si les noms des protagonistes ou du lieu des actions ont parfois été changés et maquillés, tout rapprochement avec la vérité est parfaitement justifié.

Je dédie ce livre à toutes les personnes, bonnes ou mauvaises, qui ont permis que soient vécues et racontées les aventures de l'architecte Michel.

Un merci très particulier à Marie-Françoise Le Foll-Possompès, Maryline Moge, Marc Jammet, Alain Rossignol.

*Et le chemin est long du projet à la chose.*

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière

*Je n'enseigne pas, je raconte...*

Michel de Montaigne

## Prologue

Quand les larmes se mêlent au rire ;  
quand la matière se mêle à l'âme humaine et au corps des gens ;  
quand au détour d'une solution, le détail répond à l'enjeu ;  
quand le dialogue, l'écoute ou l'explication valident une décision, et que cette décision engendre une forme ;  
quand la satisfaction recouvre la fatigue ou qu'à l'inverse, la déception fait suite à l'effort,  
alors on peut se regarder dans un miroir et dire : « J'ai combattu, j'ai convaincu, j'ai tenu bon, j'ai réussi ou j'ai raté, on m'a souri, on m'a embrassé, on m'a détesté ; j'ai été, le mieux que j'ai pu, l'architecte responsable qu'il fallait que je sois ; j'ai au moins servi, été utile à quelque chose, j'ai aidé des personnes et, surtout, j'ai enfin appris qu'on pouvait faire autrement, autrement et en partant du plaisir des gens, autrement qu'en suivant les modèles, la théorie ou la leçon de ce qu'on appelle l'Architecture. »

Ces **Histoires Merveilleuses** ou **Ordinaires Naturellement** si **Pédagogiques** constituent en définitive la plus belle des

formations. Les étudiants architectes le comprendront bien : elles sont, avec ce vilain sigle d'HMONP, mon **H**abilitation à la **M**aîtrise d'**Œ**uvre en mon **N**om **P**ropre à moi, et je les dédie à toutes celles et à tous ceux qui sont de bonne volonté pour faire ce métier.

Ces histoires ou ces nouvelles et ces pensées racontent le parcours d'une vie d'architecte, d'architecte normal, mais d'architecte passionné. En prise avec la ville, travailleur, artisan dans la ville, j'ai cherché le plus possible à rester fidèle à une idée de ce métier, à une idée du sens de ce travail qui se fait avec les gens, avec beaucoup de monde, avec le bâti, parisien ou d'ailleurs, patrimoine merveilleux fait de beauté, de charme, de poésie, d'ordinaire aussi, de choses moches souvent, voire très moches, mais qui sont là, bel et bien là, touchantes, émouvantes, formant toutes ensemble cet étonnant tissu de constructions imbriquées les unes dans les autres pour constituer cette ruche dont nous devons nous efforcer de connaître presque tous les secrets.

Plus le temps passait, plus je me suis aperçu – cela n'étonnera personne – que mon expérience se construisait surtout dans l'accumulation d'erreurs, de petites catastrophes, de moments douloureux qui, lorsqu'ils appartiennent au passé, finissent par ressembler à des comédies futiles, souvent à de véritables farces aux incroyables castings de personnages caricaturaux. Mais chacune de ces innombrables péripéties, brèves parfois, longues quelquefois, cocasses toujours, à l'issue heureuse ou triste, au dénouement gratifiant ou humiliant, chacune d'entre elles apporte une conclusion et une morale. Chacune est une leçon, et toutes ces leçons sont un enseignement.

J'ai voulu que ces histoires inspirent les étudiants et les jeunes architectes, non pas pour freiner leurs élans militants ou

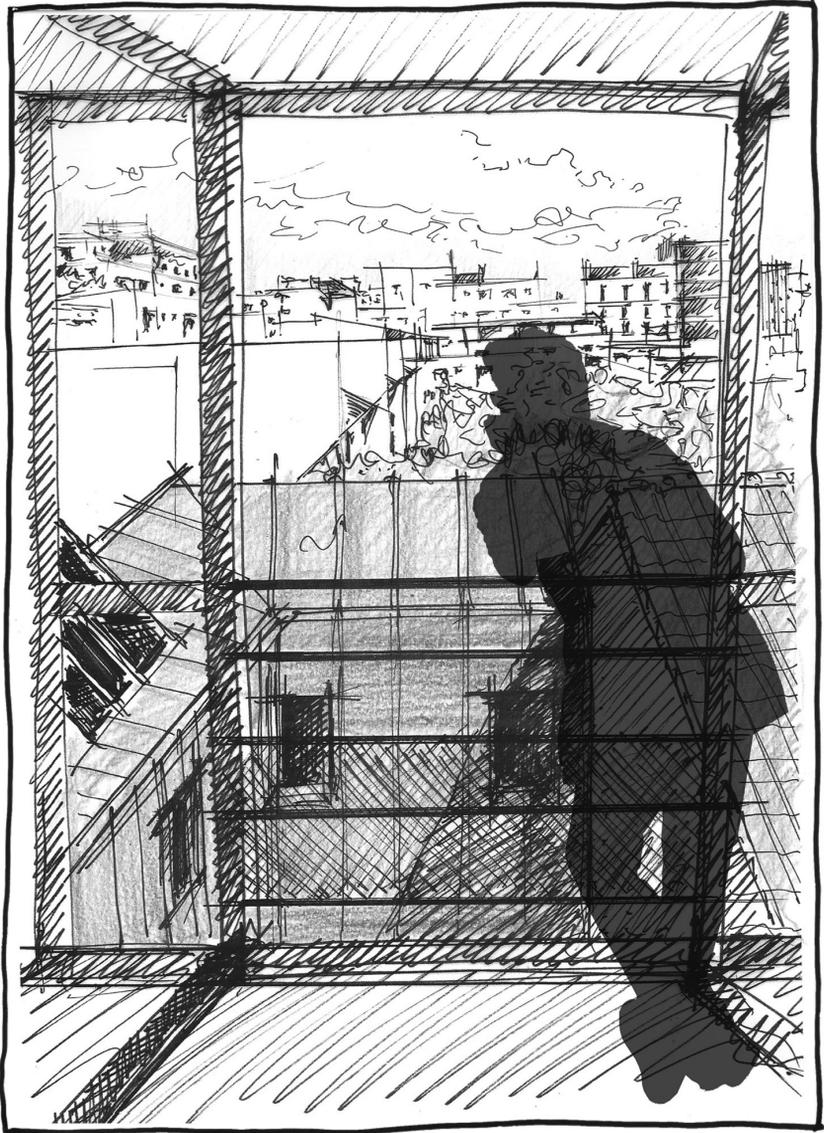
prospectifs, mais pour qu'ils ne jouent pas leur métier dans une course effrénée dans laquelle l'attraction technologique, l'orgueil conceptuel et l'ambition de la réussite leur feraient, en dérapant, ignorer cette clef essentielle qui est ce que les gens attendent de l'architecture; c'est-à-dire admettre le fait qu'il faut faire avec ce qui est là et avec ceux qui sont là, avec ce qu'on peut enlever, ajouter ou modifier, et composer ainsi, sans compromission, un arrangement heureux.

Nos plus grands dramaturges ont élevé la farce jusqu'à l'humanisme le plus engagé. La plus banale de nos actions professionnelles peut nous conduire à la plus grande et à la plus belle émotion.

J'ai ainsi choisi d'aller du dérisoire à l'essentiel, de partir de ce qui peut sembler le plus futile et d'aller vers ce qui apparaît comme profond et nécessaire; et cela pour compléter ce que les enseignements les plus sérieux oublient, négligent ou évitent de confier aux jeunes gens, futurs ou nouveaux architectes; car il est pour moi évident que la relève professionnelle qu'ils annoncent est plus que rassurante pour l'avenir.

Ce qui suit n'est pas de la formation à proprement parler, ce n'est pas de l'apprentissage; c'est, avec un zeste de colère, un brin de tristesse et un gros grain de dérision face à cette profession, une confiance très amicale qui veut dire: ici il y a du plaisir; là ça peut faire mal, attention ici ça glisse, franchement là ça peut être jubilatoire, il faut oublier ceci, c'est tellement plus agréable comme cela...

Voici donc, vécues par Michel, ces petites histoires vraies du grand métier d'architecte.



# 1

## Un songe en colère

### 3 logements en 6 ans et 9 projets

L'automne indien à Paris, une vraie canicule. Michel laisse partir son regard au loin, par-dessus les toits du xiii<sup>e</sup> arrondissement. Nous ne sommes pourtant pas très haut, au troisième étage de ce petit immeuble de la rue Nationale. Sept ans, sept ans pour entendre tout cela. Le caquètement de tout ce groupe d'imbéciles arrache Michel au songe qui l'emportait.

« Oui, mais j'ai ramené le DPE qui était en annexe au CCTP », clame Claire Caboudène. « Je sais », répond Camille Gabionne, « on en avait besoin pour la certif P-H & E. » Plus loin, Gauthier Robin et Pierre Marron s'entretiennent bruyamment à propos du RTI d'origine, du PGC et du PPSPS. « Vous me communiquerez le DIUOE de l'architecte. » « Au fait, vous nous avez donné votre DOE, monsieur l'architecte ? » Les entrepreneurs également présents donnaient de leur voix grasse et tonitruante. Michel avait adoré les compagnons d'avant, pour ne pas dire d'autrefois ; il déteste aujourd'hui ces gens du bâtiment, comme

l'on dit, ces entrepreneurs sous-traitants ou ces entrepreneurs qui sont toujours en défaut, en retard, ou qui râlent en permanence, qu'on pourrait si souvent qualifier de « beaufs ». Dans le casting d'avant, chaque corps de métier avait son charme, son caractère, son humeur : un plombier était un plombier, un plâtrier un plâtrier ou un maçon un maçon et un menuisier un menuisier, comme un serrurier un serrurier et un peintre un peintre. Ils finissaient par avoir l'odeur des matériaux qu'ils mettaient en œuvre, comme ils avaient leur tenue spécifique, et même leur langage. Les rendez-vous de chantier étaient des débats passionnants, des aventures humaines. Chacun d'entre nous aimait son métier, même si les compagnons raillaient parfois l'architecte et que ce dernier pestait contre eux. Ils pouvaient parler fort, mais ils parlaient juste. Ceux d'aujourd'hui gueulent avec vulgarité. Aujourd'hui, presque tout le temps à Paris, et notamment ici au numéro 38 de cette rue Nationale, les rendez-vous sont d'interminables constats de malfaçons, de manques, d'oublis ; de sombres engueulades à propos de prix, de travaux supplémentaires ou de retards pour des fournitures qui n'arrivent pas, des lenteurs, des absences, des camions en panne ou bloqués dans les embarras du Périphérique. Si vous ajoutez à cela la cohorte des examinateurs, contrôleurs, auditeurs, certificateurs, ingénieurs de tout poil, qui ne brillent pas tous ou toutes par une franche ouverture d'esprit, vous avez ici, derrière Michel, la ribambelle de tous ceux qui, pour cette réception définitive de la petite opération, accompagnent Claire Caboudène, la représentante du maître d'ouvrage, Camille Gabionne, celle de la gérance, Gauthier Robin, le contrôleur technique, Pierre Marron, le coordonnateur de la sécurité et de la protection de l'hygiène et de la santé, sans oublier Gilles Lequeur, l'ingénieur thermicien, ainsi que Jean-Jacques Person, l'économiste incontournable.

Sept ans pour ce ridicule tohu-bohu — à vrai dire, six ans si on décompte l'année d'études —, neuf projets, dont des projets aboutis et modifiés, des projets modifiés et aboutis, encore une variante aboutie, un permis de construire, des permis de construire modificatifs, le projet d'exécution encore quelque peu différent et le projet dit de recollement, c'est-à-dire de vérification de ce qui a été réellement construit. Six années qui auront usé toutes les collaboratrices de l'agence, Katarina, Kamélia, Olivia, Sophie... Et tout ça pour quoi? Tout ce temps, toutes ces études, pour quoi? Pour trois logements? Enfin, soyons honnêtes : pour quatre logements et une maison de ville!

La foule des présents venait de descendre au deuxième étage; Michel était resté seul, accoudé à la lisse du joli garde-corps qu'il avait dessiné; il scrutait le lointain, songeur. Vendredi, il ferait visiter l'opération à Daniel Metzger, le directeur de la société d'économie mixte maître d'ouvrage, qui désirait découvrir cette petite réussite qu'il aura fallu six ans à achever. Michel pense qu'on aurait pu mettre deux ans, et on en a mis le triple. Le résultat plaît et, ce qui est remarquable, il plaît à tout le monde: aux futurs locataires qui ont visité les logements qu'on leur a attribués, aux représentants du maître d'ouvrage, vraisemblablement à son directeur quand il viendra à son tour vendredi prochain, et aussi à Michel lui-même. C'est vrai, il pense qu'il y a là la démonstration du travail délicat d'utilisation architecturale d'une petite parcelle faubourienne. C'est là que Michel situe son métier d'architecte responsable: en artisan dans la ville, en travailleur de la ville, dans la chair de la ville. Son regard descend sur les toitures neuves en zinc, s'arrête sur les panneaux solaires quelque peu insolites mais bien placés, descend encore sur la maison de ville à un étage, puis sur la jolie cour traitée en ciment coloré jaune aux joints métalliques en diagonale qui remontent verticalement sous la forme de câbles en acier croisés sur la petite héberge de moellons qui sépare

la résidence de son voisin mitoyen. Les plantes grimpantes et fleuries qui remplissent le terre-plein judicieusement préservé, sont déjà foisonnantes ; les arbustes ont poussé depuis mars, le chèvrefeuille embaume. Puis son regard descend encore et remonte sur la façade arrière, au-dessus de laquelle il se penche et qu'il a habillée d'un beau matériau écologique gris en recouvrant l'oriel qui monte jusqu'au logement de ce troisième étage traversant depuis la cour jusqu'à la façade sur rue qu'il a voulu respecter pour sa jolie brique, ses garde-corps charmants et son âme bien parisienne. Oui, tout l'ensemble résonne bien : les couleurs entre elles, les matières entre elles, et puis le plan, le plan et ses distributions. Des distributions et des espaces conçus pour les gens, pour leurs usages, pour leur plaisir. Ce sont des logements dits « sociaux ». Michel en est presque fier !

Presque fier, et en même temps presque découragé. Découragé par l'épreuve de force qu'aura été ce chantier, ce chantier de six ans, ce chantier peu aimable, ce chantier sans vraiment de reconnaissance, ce chantier à la rémunération ridicule, ce chantier qui portera la marque de son assiduité, de son dévouement, de sa passion, d'un certain savoir-faire. Les conversations du rendez-vous qui se tiennent maintenant dans les étages d'en dessous remontent à lui par les baies ouvertes de l'oriel. Comment peut-on, se dit-il, comment peut-on supporter ces discussions stériles, superflues, dérisoires, pusillanimes ? Il est convaincu — il l'est depuis des années — qu'on peut faire autrement et mieux, surtout autrement et plus vite, tout en satisfaisant aux critères qui définissent un espace digne, voué à la vie ; c'est-à-dire, le même espace mais pensé et construit ou pensé et débarrassé de cette chape administrative qui aura fait mettre toutes ces années pour traiter une question aussi simple. Cette question simple, c'est celle du besoin criant de logements, de logements sociaux, de logements économiques. On nous le répète

si souvent ! Et donc... face à l'urgence, une réponse simple : la lenteur !

Son regard repart vers l'horizon. Il se souvient de ce mois d'août six ans en arrière ; il se souvient de la jolie Katarina, son étudiante slovaque de Bratislava, qui était venue à sa rescousse, en pleins congés, pour l'aider à rendre son projet pour le petit concours de réhabilitation du 38 rue Nationale. Il était revenu à Paris pour cette « charrette » d'une semaine. Un projet relativement modeste, mais suffisamment difficile pour que Michel mette en œuvre toutes ses compétences d'architecte parisien rompu aux programmes sociaux dans les sites existants. Son acharnement avait été récompensé ; il avait été retenu et, lauréat, s'était vu confier le contrat de maîtrise d'œuvre.

Les images, les paroles, les épisodes se bousculent dans son esprit ; tout le film de cette aventure d'architecte s'y déroule en accéléré. Il se souvient des confidences de Mylène Bouley, la responsable de cette opération chez Logifond, la filiale du maître d'ouvrage, qui lui avait relaté l'origine de tout cela, le fin mot de l'histoire. Une vieille dame avait – vraisemblablement en remerciement d'interventions – offert l'immeuble dont elle était propriétaire au maire de l'arrondissement, à l'époque Hervé Granbien, qui lui-même, ne pouvant le conserver, l'avait cédé à la Semapa, société d'aménagement du xiii<sup>e</sup>, qui, à son tour, ayant tergiversé, l'avait refilé à une des sociétés d'économie mixte de la Ville, qui avait donc lancé une consultation d'architectes.

Il se souvient des visites sur place, afin de parfaire le vague diagnostic qui lui avait été remis par le maître de l'ouvrage. Il se souvient des précédents locataires : le sympathique journaliste d'extrême gauche, habitant ici même, à ce troisième étage, qui avait accepté de partir en faisant le doux rêve de revenir

dans son appartement ; il se souvient de la jeune Russe du fond de la cour, qui devait vraisemblablement y faire des passes... qui s'y trouvait bien et qu'il avait fallu finalement expulser ; il se souvient surtout de monsieur Vu. Comment pourrait-il ne pas se souvenir de monsieur Vu, le Vietnamien du restaurant d'en bas ? Il avait été tout au long du chantier un fil à la patte, un empêcheur absolu. Procédurier dans l'âme, il avait interdit qu'on entrât dans son studio du premier étage, studio vide les trois quarts du temps et plus que vétuste. Il avait réussi ce tour de force d'obliger techniquement à ce que tout ce qui montait du rez-de-chaussée et tout ce qui descendait du deuxième soit allègrement détourné pour ne pas traverser son logis dont il refusait la réhabilitation et qui grevait ainsi le chantier d'une horrible contrainte.

Il se souvient des interminables négociations chez le maître d'ouvrage avec l'entreprise adjudicataire, Acebat. Il se souvient surtout qu'il a fallu suivre ce chantier avec quatre changements d'entreprise, qu'Acebat avait déposé son bilan au bout d'un an, qu'il avait réussi à faire reprendre le chantier par France-Construction détenue par son ami Aldo Filsoni, un vrai entrepreneur, mais que celui-ci avait, au bout de deux ans, vendu son entreprise à Bâtisud, qui s'était révélée être un groupement de malfrats tunisiens et qui n'avait pas tardé à faire faillite. Ce sont les sous-traitants du chantier qui, constitués en groupement sous un mandataire tout aussi douteux, CS Travaux, avaient terminé péniblement le chantier. Ce fut, chaque fois, des constats de ce qui avait été réalisé et de ce qui restait à réaliser ; chaque fois, de nouvelles pièces écrites à rédiger ; chaque fois, un nouvel appel d'offres ; chaque fois, des mois d'attente ; chaque fois, des honoraires qui n'étaient pas payés. Machinalement, Michel, dans un mouvement d'humeur, se retourne, fait quelques pas dans la pièce, revient à la fenêtre, cligne des yeux

dans le soleil chaud et, calmé, retourne dans le songe silencieux qui l'emporte ; les bruits ont disparu, la cour est vide.

Depuis des mois, un an, ou même plus, il bataille contre Gauthier Robin qui, en contrôleur zélé, a ouvert mille parapluies. Comment Michel a-t-il pu supporter tout cela ? Les poignées de manœuvre d'ouverture des fenêtres de l'étage de la maison de ville sont à un mètre trente-trois du sol, c'est-à-dire trop hautes de trois centimètres pour une personne handicapée. Mais cette maison de ville dispose de son « unité de vie » au rez-de-chaussée, dit « accessible » ; on entend par là l'ensemble des espaces indispensables à la vie d'une personne en fauteuil. Donc quel besoin y a-t-il de descendre ces poignées en dessous de cette hauteur maximale d'un mètre trente fixée par le règlement, puisque nulle personne en fauteuil roulant n'accédera jamais à cet étage ? Robin se bute, Michel résiste. Robin invoque le coût des travaux dont le montant par mètre carré excède un certain seuil et impose le respect des textes. Le ton monte. Thierry Descloseau, le patron de la gérance, ordonne : il faut respecter l'avis de Robin pour libérer les apports de financement et pouvoir louer. L'entreprise qui doit procéder à une chirurgie onéreuse sur les châssis s'insurge ; l'affaire durera jusqu'à ce qu'une compensation en économie soit trouvée quelque part. Entre-temps, les coups de gueule de Michel font désordre et le climat se dégrade considérablement. Ne parlons pas des garde-corps anciens sur la rue et de leur « appui précaire » : ils présentent un seuil à moins de quarante-cinq centimètres, ce qui est supposé être une possibilité d'escalade, donc est interdit. Devant la perplexité de Robin, Michel invoque l'arrêté du 13 décembre 1982 : ce texte autorise, en réhabilitation, la conservation de l'état existant sans le modifier, dans la mesure où l'écart avec la norme est minime ; les quarante-trois centimètres au lieu de quarante-cinq sont tolérables. Après mille tergiversations, Robin

abdique et s'aligne sur l'arrêté; mais la dénommée Camille Gabionne ne l'entend pas de la sorte, elle parle de responsabilité de la gérance, de risques. À ce stade du désaccord, après de vifs échanges de courriels et des courriers recommandés, Michel est sorti de ses gonds : il a écrit une lettre, une lettre « salée », une lettre qu'il a diffusée en copie à tout le monde; il y accusait violemment cette Gabionne de faire non seulement de la « surréglementation », mais aussi de se substituer de manière totalement illégitime au contrôleur technique. Michel aura eu gain de cause : Gabionne a été remise à sa place par sa hiérarchie. Que de salive, que d'énervements en vain ! Il y eut aussi Maryline Verdeux, l'examinatrice de Cerqual, jeune cadre à la voix de fillette déléguée pour exiger, contrôler et analyser les tests. Quels tests ? Des tests, quoi ! Des tests pour ceci, des tests pour cela; pour l'étanchéité à l'air des menuiseries extérieures; pour les bilans énergétiques; les tests acoustiques. Il ne faut pas oublier les tests supervisés par l'ami Robin : les tests fumi-gènes dans les gaines, les tests de désenfumage de la cage d'escalier, les tests de résistance des garde-corps. Ceux-ci, auxquels Michel a assisté, datent de cette semaine, ces fameux tests appelés « essais au mouton », ou « à la belle-mère », qui consistent à lancer d'un trépied et de loin un poids énorme censé défoncer un garde-corps insuffisamment résistant. Celui-ci qui retient Michel aujourd'hui est légèrement incurvé; mais on n'y verra que du feu. Dans cette position, doucement abandonné, Michel songe; il pense qu'il a été un héros. Aujourd'hui, le trajet en métro lui est devenu insupportable, de Montparnasse à Olympiades, avec son changement à Châtelet et sa descente dans la ligne 14, dont les escalators de sortie sont toujours, mais alors toujours, en panne, pour au moins deux sur quatre d'entre eux. Pour revenir, après ses rendez-vous de chantier, comme pour une libération, il avait pris l'habitude de prendre gentiment, et comme une vieille dame, l'autobus 83 qui le laissait

vers Assas, d'où il s'offrait une balade de consolation dans le jardin du Luxembourg avant de regagner l'agence à pied.

Michel songe. Il se souvient encore de la mère Bouley qui lui avait refusé un sondage de sol malgré les prescriptions de l'IGC (l'Inspection générale des carrières) dans l'arrêté du permis de construire, et ce, au motif qu'on ne surchargeait pratiquement pas le terrain de la parcelle. En patronne, elle décidait. Un beau jour, les Carrières ont fait une descente. Ce qui devait arriver est arrivé; il a fallu faire une étude géotechnique. Les sondages de sols et la consolidation des anciennes carrières souterraines d'exploitation ont pris au bas mot quatre mois. Injections de terre et de ciment mélangés, repos du magma, injection nouvelle d'un ciment plus dense pour clavage de l'ensemble, puis contrôle du résultat par un autre bureau d'études indépendant. Rien que cela, et avec en prime la nécessité de refaire les travaux de sous-sol et de rez-de-chaussée déjà terminés mais détruits par les forages. Et toutes ces notices, ces validations croisées, ces documents, attestations et papiers qui doivent passer par l'architecte... Un enfer!

Michel songe à toutes ces idées qui lui ont été refusées au motif qu'il n'y avait sur cette opération aucun budget supplémentaire possible. Cette mezzanine sous les rampants de toiture dans le logement du troisième étage, qui en aurait fait un délicieux duplex devenu quatre pièces, et cela à moindres frais... Aucun responsable, aucun directeur de Logifond ne s'était déplacé pour examiner les questions soulevées. Vendredi prochain, en découvrant l'opération terminée, Daniel Metzger le regrettera, Michel en est convaincu.

Tiens... Michel songe qu'il aura eu au moins la chance de ne pas recevoir l'aimable visite de l'inspectrice du travail de

l'arrondissement ou de celle la Cramif (Caisse régionale d'assurance maladie d'Île-de-France), délicieuses camarades d'humour joyeuse. Il en avait pourtant fait les frais assez souvent à d'autres occasions. Et là, ici, au 38, y a-t-il même un registre journal, ce document obligatoire de la coordination de sécurité? Et cet inutile Pierre Marron qui avait disparu depuis des années pour réapparaître, comme par hasard, aujourd'hui?

Le soleil est monté; il colore l'enfilade des cours fleuries adjacentes. Un brouhaha remplit l'espace; la maudite assemblée réapparaît. Michel entend qu'on l'appelle; il doit rejoindre le groupe, d'autant que sa présence est essentielle. Il n'en a aucune envie; il a même envie d'être désagréable. Vendredi, Daniel Metzger, le directeur de la construction de cette régie immobilière importante, un décideur parisien, un faiseur d'architecture, sera sans doute plus aimable et soulèvera les bonnes questions. Il aimera sûrement le résultat d'une démarche sensible, d'un travail approfondi; il s'arrêtera, Michel en est certain, à tous ces détails qu'il a aimé peaufiner. Michel est décidé à s'ouvrir auprès de Daniel Metzger de toutes ses rancœurs; il dira tout. Il lui avait déjà demandé, et à plusieurs reprises au cours de ces six années, un rendez-vous afin d'obtenir un avenant de contrat que la filiale responsable du projet lui refusait. Au bout de toutes ces années, la rémunération de l'architecte, déjà maigre pour un chantier simple et rapide, devient misérable lorsqu'elle est délayée sur sept années. À quoi peut bien vous servir une somme si on vous la donne centime après centime? Daniel Metzger, intelligent et compétent, le sait bien; il l'a bien compris en acceptant de conforter quelque peu le marché de maîtrise d'œuvre. Il avait même réussi à trouver un montage astucieux lorsque Michel lui avait proposé de faire piloter par quelqu'un l'achèvement du chantier, où ne restaient en activité que certains sous-traitants impatients de récupérer quelque argent. Cette coordination était devenue un casse-tête

infernale depuis les dernières liquidations judiciaires d'entreprises. Michel avait suggéré de reprendre l'ancien chef de chantier Jacky Fernandez, alors chômeur. Celui-ci avait accepté et avait parfaitement assumé sa mission.

En arrivant au bas du joli vieil escalier revêtu d'un sol jaune, et en sortant dans la cour de ciment jaune, Michel souriait jaune. Il venait une nouvelle fois de caresser ce détail bien à lui, qui lui était cher, et qu'il aimait répéter chaque fois qu'il le pouvait : faire se rencontrer deux époques en percutant le garde-corps d'une volée nouvelle de l'escalier par la main courante en bois verni de l'ancien garde-corps qui se plante dans la lisse de l'ouvrage moderne. Ce chantier était le sien ; cette opération était la sienne. Mille détails passeraient désormais inaperçus, inaperçus à commencer par ces marionnettes inutiles, aveugles, sourdes, engourdies dans leurs croyances. Michel avait donné son cœur pour réaliser ce 38 rue Nationale, son cœur et aussi sa fatigue, sa patience maintenant épuisée. Seul son ami Patrick l'avait félicité, Patrick Céleste, l'architecte de la rue perpendiculaire, juste là à côté, là, rue Marcel-Duchamp, une rue entière reconstruite avec talent et subtilité, habillée de brique claire qui avait inspiré Michel pour la peinture sur brique du côté rue de son 38 rue Nationale. Il savait Patrick sincère. Il sait que Daniel Metzger sera sincère.

Après la réunion, Michel rentrera en bus ; il emportera avec lui ce lourd souvenir, cette histoire qui s'évaporerait pour toujours, celle de cette étrange liaison qu'il a entretenue avec ce vieil immeuble, cette expérience d'un effort de sept années pour des gens qu'il ne connaîtra jamais et pour la vie desquels il avait voulu créer un espace de plaisir.

Mais, tout ce temps, toutes ces années... Et tout cet argent qu'auront coûté toutes ces péripéties, ces erreurs, ces faillites,

ces demandes, ces contrôles, tout ce temps de travail des gens de la maîtrise d'ouvrage, et en plus, pour une opération dont l'incidence foncière, comme on dit, fut tout simplement un geste gracieux !

Et le lendemain, il serait à nouveau mobilisé, obligé d'écouter un autre caquetement, celui des petites collaboratrices des cabinets d'avocats, bourgeoises tendance *executive women*, formatées à souhait, souvent très « Neuilly-Auteuil-Passy », et qui s'y entendent en architecture comme Michel est évêque à Châteauroux. Une classique affaire de fissures dans les mitoyens d'une autre construction de la Régie immobilière et qui avait conduit à cette expertise judiciaire. Il y aura une foule inutile de conseils, d'avocats, d'assureurs, tous représentés par des incapables ; ce sera encore une fois à Michel que l'expert désigné par le tribunal demandera d'exposer le déroulement de l'opération.

Michel était écœuré. Sa conviction sera forte, très forte, que les choses doivent changer ; qu'il faut que les jeunes architectes, ceux qui terminent leurs études, ceux qui se préparent à cette fameuse mise en situation professionnelle — cette expression affreuse ! — comprennent la sottise de tout cela, l'énorme décalage entre cette farce professionnelle et l'attente de la société ; qu'il faut qu'ils ne soient pas dupes de tous ces mensonges, qu'ils refusent de perdre ainsi de leur temps parce que ce temps doit servir à forger les réponses justes aux vraies questions, celles qui ont du sens.

## 2

# Le 11 rue Gît-le-Cœur

## Une exquise copropriété

### Premier chapitre : La panique

Son sang n'avait fait qu'un tour. Il s'était empressé d'appeler sa compagnie d'assurances, cette sacrée Mutuelle des architectes français, de prendre rendez-vous pour rétablir sa police en bonne et due forme, vu qu'il en était au deuxième rappel de paiement de sa cotisation, qu'il risquait d'être suspendu, s'il ne l'était déjà, et qu'il était urgentissime d'assurer et même de pré-assurer le chantier de la rue Gît-le-Cœur.

Michel était convaincu qu'il allait tout droit vers les emmerdements, qu'il serait assigné par la copropriété et qu'il était de la plus extrême importance de se protéger dès maintenant.

De la rue de l'Amiral-Hamelin il était ressorti quelque peu ragaillardé par la gentillesse et le charme souriant de Joséphine, la nouvelle responsable dont il dépendait, et, disons-le, il se sentait totalement soulagé ; soulagé au point de carrément chérir



cette compagnie d'assurances dont il avait depuis trente-cinq ans copieusement maudit la propension à réclamer une part considérable de ses bénéfices, injures à l'appui.

Comment avait-il pu, lui, à son âge, avec presque trois décennies d'expérience, se laisser aller à cette légèreté, à cette négligence? Une vraie erreur de débutant! Il est vrai qu'il avait toujours détesté l'idée d'agir sur un espace en copropriété, qu'il avait toujours pensé que cela présentait peu d'intérêt, le confronterait à la race des insupportables et odieux propriétaires et qu'il n'aurait pas la patience de s'occuper d'un tel chantier.

Et pourtant...

## **Deuxième chapitre: Et pourtant...**

**E**t pourtant, le matin précédent, un matin ensoleillé de ce tout début de printemps, Michel s'était levé de bonne humeur, d'abord parce qu'il faisait beau, ensuite parce que les tractations pour les modifications de son agence se présentaient favorablement et enfin parce que ce satané chantier du numéro 11 de la rue Gît-le-Cœur allait enfin démarrer le jour même.

Il avait accepté cette petite opération un peu pour satisfaire sa fille, qui lui avait présenté une collègue de travail à Beaubourg, une dénommée Jeanne Pingret, qui désirait réaménager un délicieux trois pièces à Saint-Michel, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement, au premier étage droite d'un vieil immeuble de trois étages datant de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle.

Il avait accepté parce que l'appartement en question était réellement charmant, avec son plancher en pente, ses différences de niveaux intérieurs, ses maçonneries présentes, ses

grosses poutres, ses nombreuses fenêtres, sa lumière traversante et sa distribution atypique. Un enjeu intéressant et un pari difficile pour réussir à en faire un logement adapté à une mère et sa petite fille. Quelque peu vétuste et même « tordu », l'endroit dégagait une véritable atmosphère classique. On y aurait volontiers joué une pièce de Marivaux.

Il avait accepté parce que Jeanne Pingret lui était, au départ, apparue comme une femme sympathique — une petite quarantaine —, cultivée, et manifestant un certain bon goût. Petite et d'une dégaine bizarre limite baba cool, elle avait la manie, parfois insupportable et même gênante, de pousser des éclats de rire à tout bout de champ et à tout propos.

Il avait accepté comme ça, parce qu'aussi on accepte les affaires et qu'en plus celle-ci ne l'éloignait pas trop de son Montparnasse, non plus que de l'école d'architecture de la rue Bonaparte et de la rue Jacques-Callot où il enseignait chaque semaine ; il pouvait s'y rendre à pied, à quelques stations seulement de bus ou de métro. Voilà. Et puis après tout, se coltiner un chantier dans un immeuble habité en copropriété par les propriétaires eux-mêmes, est-ce que finalement ça ne pouvait pas présenter quelques difficultés excitantes pour lui, lui qui prônait toujours les valeurs et les leçons citoyennes du travail en milieu habité ?

Il ne savait pas ce matin-là que la punition qu'il subissait depuis septembre dernier, c'est-à-dire depuis sept mois, et qu'il imaginait devoir se terminer, allait ce jour-là se transformer en un petit cauchemar.

### Troisième chapitre: Sept mois de punition

Lui qui s'était juré d'alléger sa charge de travail pour se concentrer sur son goût pour l'écriture, sur les quelques opérations dignes de ce nom pour son agence, et n'acceptant celle-ci que pour ce qui lui semblait être une certaine facilité de suivi, le plaisir d'errer entre le Quartier latin et Saint-Germain-des-Prés, mais aussi, disons-le, pour ce qu'il croyait être une affaire, en plus, d'une certaine rentabilité. Lui, Michel, ne soupçonnait pas une seconde qu'il allait vivre une aventure infernale qui allait dévorer son existence, une aventure qui allait duré tout l'été précédent, puis tout l'automne, puis tout l'hiver et même encore ce printemps.

Tout avait commencé dès les premiers contacts par les discussions concernant la rémunération de Michel. Jeanne avait annoncé un budget grotesque, serré à l'extrême, ne laissant que mille euros au mètre carré, budget qu'elle souhaitait toutes taxes comprises et englobant les honoraires. La diablesse s'y connaissait et, bien qu'elle fût nantie, possédant d'autres parties de l'immeuble, dont le rez-de-chaussée et les locaux d'anciennes écuries dans la rue voisine dite de l'Hirondelle, elle hurlait à la gêne, invoquant les difficultés d'emprunt que sa banque lui aurait opposées. La négociation avait été âpre, plus pénible pour parvenir à un accord que dans certaines réunions de politique internationale. Michel s'emportait, Jeanne aussi; elle mettait en avant mille raisons de traiter bas: pas de mise en concurrence, paiements immédiats, pas de demandes administratives, etc. Il obtint d'elle un forfait, refusant un pourcentage qui au vu du faible montant des travaux ne lui aurait laissé qu'un pourboire. Jeanne Pingret jusqu'à aujourd'hui ne cessera de clamer qu'elle aura payé à Michel un pourcentage exorbitant. En réalité 15 % H.T. de 120000 euros de travaux tous corps